



DIES *Academicus* **2016**



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**





Intermèdes musicaux interprétés par la violoniste Alissa Margulis et la pianiste Audrey Vigoureux

Ouverture

Allocution de M. Yves Flückiger Recteur de l'UNIGE	6
Allocution de M. Gregory Meyer Président de l'Assemblée de l'UNIGE 2015-2016	10
Message de M^{me} Nadine Frei Étudiante à la Faculté des sciences de la société Secrétaire permanente de la Conférence universitaire des associations d'étudiants, CUAE	12
Message de M^{me} Géraldine Haack et de M. Cyrille Barras Tutrice et collégien dans le cadre du programme Athéna, Credit Suisse Award for Best Teaching 2016	14
Message de M^{me} Caroline Coutau Alumna 2016 de l'UNIGE Directrice des éditions Zoé, Genève	16
Allocution de M^{me} Anne Emery-Torracinta Conseillère d'État, chargée du Département de l'instruction publique, de la culture et du sport	18

Doctorats honoris causa

M^{me} Catherine Pelachaud

Directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Paris

Laudatio par **M. Jérôme Lacour**, doyen de la Faculté des sciences 24

M. Michael N. Hall

Biologiste moléculaire à l'Université de Bâle

Laudatio par **M. Henri Bounameaux**, doyen de la Faculté de médecine 26

M^{me} Marianne Bertrand

Économiste à la Business School de l'Université de Chicago

Laudatio par **M^{me} Maria-Pia Victoria-Feser**, doyenne de la Faculté d'économie et de management 28

M^{me} Agnès van Zanten

Directrice de recherche au CNRS et à Sciences Po, Paris

Laudatio par **M. Pascal Zesiger**, doyen de la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation 30

Allocution

de M. Yves Daccord

Directeur général du Comité international de la Croix-Rouge (CICR)

«UN MONDE EN CRISE: IL EST TEMPS DE REPENSER NOS RÉPONSES» 32

Prix et médailles

PRIX MONDIAL NESSIM-HABIF

Librairie Droz

représentée par son directeur, M. Max Engammare

Laudatio par **M^{me} Micheline Louis-Courvoisier**, vice-rectrice de l'UNIGE 36

MÉDAILLE DE L'INNOVATION

M. Karl-Heinz Krause

Professeur à la Faculté de médecine de l'UNIGE

Laudatio par **M. Denis Hochstrasser**, vice-recteur de l'UNIGE 38

MÉDAILLE DE L'UNIVERSITÉ

M. Patrick Odier

Associé-gérant senior du Groupe Lombard Odier

Laudatio par **M. Yves Flückiger**, recteur de l'UNIGE 40

Allocution

de **M. Yves Flückiger**

Recteur de l'UNIGE

Il y a une année, presque jour pour jour, je vous présentais les contours d'un projet des plus ambitieux.

Celui d'une Université capable d'offrir à ses étudiantes et ses étudiants des conditions optimales à la réussite de leurs formations. Celui d'une Université capable d'inventer de nouvelles formes d'accès et de transmission du savoir. Celui d'une Université capable, enfin, de rassembler étudiants, chercheurs et collaborateurs pour fonctionner ensemble comme une communauté, presque symbiotique, pour que notre Université soit plus forte encore, plus vélocité dans un monde qui se transforme sans cesse.

Une Université qui puisse avoir un coup d'avance, qui sache prendre des risques dans un environnement certes incertain mais riche en opportunités qui s'offriront à celles et ceux qui sauront les saisir.

Force est de constater que l'actualité internationale se charge, tous les jours, de nous rappeler que le monde qui nous entoure est en constante mutation, parfois de manière dramatique, comme en témoignent les différentes crises, migratoires, politiques et institutionnelles qui secouent l'ensemble de l'Europe.

Gérer les crises impose d'agir dans l'immédiat, sur le court terme. Mais dans un monde où l'incertitude est désormais la seule certitude, une institution comme la nôtre se doit de penser en regardant loin à l'horizon. De ne pas simplement suivre le mouvement gé-

néral, de ne pas simplement copier ce qui se fait ailleurs, mais d'inventer, de se réinventer sans cesse. De ne pas seulement former les étudiants à maîtriser les savoirs et les technologies actuels, mais de les mettre en projet pour concevoir ce qui sera ou pourrait être, ce qui reste à venir, ce qui sera nécessaire pour appréhender les défis de demain.

Si l'incertitude est une constante, alors il est de notre devoir de former nos étudiantes et étudiants à l'inconnu.

«Dans un monde où l'incertitude est désormais la seule certitude, une institution comme la nôtre se doit de penser en regardant loin à l'horizon.»

Dans ce contexte, penser l'Université comme une fabrique à transmettre un savoir formaté serait une aberration. Nos étudiants sont non seulement avides de nouvelles idées, mais ils ont encore plus besoin de nouveaux modèles pour pouvoir innover et changer le monde qui les entoure.

Place au laboratoire, place au tâtonnement, à l'expérimentation, à l'ouverture, place à l'exploration tous azimuts, au décloisonnement des disciplines!

Si l'urgence humanitaire reste tristement présente tout autour du globe, comme M. Yves Daccord en témoignera tout à l'heure, il est de notre devoir de porter nos préoccupations non seulement sur l'immédiat, mais aussi sur le plus long terme, sur le durable. Voir plus loin, tel est notre mot d'ordre.

Fidèle à l'esprit de Genève, notre Université a été prompte à mettre en place un programme dédié aux réfugiés pour leur ouvrir les perspectives indispensables à une inser-

tion réussie au sein de la société qui les accueille en leur offrant un Horizon académique qui a donné son nom à ce programme.

Trente-cinq réfugiés qui ont retrouvé l'espoir ébranlé par leur destin souvent tragique et qui sont aujourd'hui assis sur les bancs de notre Université, suivent des cours de français, accompagnés par nos associations d'étudiants et qui demain seront inscrits dans des cursus académiques exigeants.

Ce projet innovant a été lui-même inspiré par le programme Athéna présenté il y a quelques instants par Géraldine et Cyrille. Il a permis d'attirer des collégiennes et des collégiens vers des disciplines des sciences qui effraient parfois plus que de raison les jeunes, notamment les filles.

L'éducation n'est plus seulement un droit humain élémentaire. C'est une réponse à un réel besoin humanitaire. De ce point de vue, le programme «Horizon académique» fait écho au projet In-Zone implanté dans les camps de réfugiés.

Plus fondamentalement, l'accueil de réfugiés dans nos murs s'inscrit aussi dans une



stratégie plus vaste et une conviction plus profonde, celle que la formation constitue aujourd'hui plus que jamais le meilleur des remparts contre toute forme de fanatisme, le support indispensable à la démocratie.

Populations fragilisées à travers le monde ou privées d'accès à la formation, ici ou ailleurs, professionnels de la santé dans des zones reculées que nous touchons à travers notre réseau RAFT pour la Télémédecine, personnes

avides de connaissances que nous atteignons avec notre programme de MOOCs... c'est en s'ouvrant à de nouveaux publics, tout en restant ambitieux sur le savoir transmis, que notre Université se réinvente, se transforme, tout en chérissant ses missions et ses valeurs fondatrices.

Cet esprit d'innovation ne concerne pas seulement les nouveaux publics. Il touche aussi l'ensemble de nos étudiants. Ainsi, les Law Clinics permettent de les confronter à des situations juridiques réelles, tandis que le «patient virtuel» offre aux étudiants de médecine la possibilité de s'essayer au diagnostic médical sur l'équivalent d'un «simulateur de vol» pour les apprentis pilotes.

De leur côté, le Citizen Cyberlab et le Geneva Creativity Center ont lancé plusieurs hackathons, ces marathons de l'innovation qui rassemblent des équipes pluridisciplinaires autour d'un problème pour proposer des solutions.

Et puisque le fil rouge de ce Dies est le développement durable, je salue l'engagement des étudiants, qui ont été nombreux à répondre à notre appel à projet sur ce thème, démontrant une fois encore le

foisonnement d'idées que ces murs abritent.

Sans vouloir, ni pouvoir d'ailleurs, être exhaustif, j'espère vous avoir fait partager le frisson et le plaisir qu'il y a à diriger cette belle institution qui regorge de talents multiples et qui a l'innovation dans son ADN.

Nos pères fondateurs avaient l'ambition de créer une université maîtrisant les savoirs de leur époque. Aujourd'hui, la science est si foisonnante qu'elle défie les capacités humaines pour être appréhendée dans son ensemble. Même les spécialistes les plus éminents de leur domaine ne peuvent plus prétendre englober tous les savoirs, toutes les connaissances, qui ne cessent de s'agréger au fil de l'exploration académique.

La science est une co-construction qu'il faut mener en faisant dialoguer les savoirs. Parce qu'elle est une université polyvalente, l'Université de Genève peut simultanément poursuivre le savoir dans toutes ses dimensions pour faire reculer les limites de la connaissance au sein des disciplines, et favoriser l'émergence de projets transdisciplinaires, pour répondre aux défis actuels et ceux de demain.

Elle permet aux étudiants d'acquérir un profil riche d'un subtil équilibre entre une compréhension large des problèmes et une spécialisation profonde qui leur permet de trouver des solutions uniques.

Pour cela, nous devons continuer à dialoguer en permanence avec d'autres acteurs. Dans le domaine académique, en premier lieu. Mais aussi avec d'autres partenaires, et notamment les organisations internationales qu'elles soient gouvernementales ou non, et la société civile.

C'est cette conviction profonde qui nous conduit aujourd'hui à lancer un partenariat entre notre Université, une des meilleures au monde, la Genève internationale, si dense et diversifiée dans notre canton, et Tsinghua, meilleure université technologique chinoise, qui, à côté de son campus principal dans le quartier high-tech de Pékin, dispose d'un autre campus à Shenzhen, le lieu des start-up chinoises.

Un projet ambitieux qui conjugue des programmes d'enseignement innovants, de développement et d'exploitation de solutions originales visant à mettre en

œuvre les objectifs de développement durable des Nations unies.

Chaque volet de ce projet a été pensé et conçu pour permettre une transition vers des applications concrètes qui mèneront à des innovations technologiques, économiques et sociales. Il répond à une aspiration profonde de nombreux étudiants à contribuer à la résolution de certains des enjeux majeurs de nos sociétés et il nous permet d'immerger les étudiants dans deux cultures, la Genève internationale et la Chine entrepreneuriale, pour leur apprendre à réfléchir et agir hors de leurs zones de confort intellectuel.

Mesdames et Messieurs, nous avons l'ambition, la volonté et l'énergie de saisir le futur à bras-le-corps.

Avoir un coup d'avance pour anticiper plutôt que réagir;

Savoir prendre des risques pour saisir les opportunités;

Dialoguer avec la société qui nous entoure pour appréhender l'étendue et la complexité des problèmes à résoudre;

Innover pour apporter des solutions aux défis actuels;

Rester ouvert au monde pour être plus fort plutôt que d'ériger des murs comme seuls le font celles et ceux qui doutent d'eux-mêmes.

Notre Université, loin de se reposer sur son passé, est en mouvement et vit au rythme du monde qui l'entoure. Dans ce monde en constant changement, tout l'enjeu est de gérer l'inconnu, de prévoir l'imprévisible, de composer avec la diversité du monde. En cela, le contact avec la société, genevoise au premier plan, mais plus largement avec l'ensemble du globe, est notre priorité, notre force et notre volonté.



Œuvre de réalité augmentée conçue par le collectif «The Heavy Projects» pour l'inauguration du CMU 5-6

Allocution

de **M. Gregory Meyer**

Président de l'Assemblée de l'UNIGE 2015-2016

J'ai eu le privilège et le plaisir de présider l'Assemblée de l'Université durant deux mandats jusqu'en septembre dernier; assemblée de 45 membres élus représentant les professeurs, les collaborateurs de la recherche et de l'enseignement, les étudiants, le personnel administratif et technique issus de l'ensemble des facultés de notre institution.

Privilège que de participer au fonctionnement et à la politique de notre Université avec les représentants engagés de celles et ceux qui la font et la vivent; plaisir également de constater grâce à nos débats et nos réflexions sa diversité, la richesse de ses formations, de la recherche, ses liens avec notre cité, bref ses réussites. Bien sûr, les difficultés et les défis ne manquent pas, particulièrement en ces temps d'austérité.

La tentation est d'autant plus grande de comprendre notre institution uniquement en termes comptables et de l'enfermer dans des logiques technocratiques, puisque, après tout, notre jargon a bien intégré et reproduit les notions de marché académique, de production scientifique, d'impact de la recherche ou d'impact des publications.

Pensons aux *rankings*, ces classements internationaux des universités, largement critiqués, pourtant beaucoup cités, désormais systématiquement relayés dans la presse. Nous-mêmes, enseignants et chercheurs, sans être dupes, sommes friands de voir combien de places nous avons gagnées pour nous satisfaire un peu trop vite de notre sacre annuel. Pourquoi boudier notre plaisir? L'Université de Genève caracole parmi les meilleures universités mondiales.

Hélas, des pans entiers de nos activités scientifiques et pédagogiques n'y sont pas ou trop peu intégrés. À commencer par l'enseignement, notre première mission essentielle. Nombreuses sont les disciplines, si importantes pour notre université humaniste et polyvalente, qui ne s'y retrouvent pas: les humanités en général et une partie des sciences humaines et sociales. Fait accentué par le recours de plus en plus systématique et exclusif, parfois biaisé, à la bibliométrie qui se réfère aux citations d'articles dans les revues cotées, au détriment de disciplines dont le modèle reste celui du livre et de l'usage varié des langues face à l'anglais académique. Ces classements partiels et partiels n'auront que la place que l'on veut bien leur donner.

Enfin, la relation de notre Université avec l'État, dans le cadre de l'autonomie voulue par la loi, liée par une convention d'objectifs négociée, plan pluriannuel qui définit des objectifs évalués par des indicateurs quantifiables, m'a toujours laissé perplexe.

Si l'Assemblée a toujours voté et appuyé ces conventions (nous en sommes à la troisième), ses membres ont par ailleurs débattu de la pertinence des indicateurs dans lesquels nous ne nous reconnaissons pas vraiment et qui nous semblent très souvent abscons.

Les objectifs inscrits dans ces conventions sont louables et l'Université, elle, entend les respecter et les suivre sincèrement et scrupuleusement. Cependant, je m'interroge encore de la volonté du législateur et des experts de cette loi de mettre entre nous et notre république cet exercice à bien des égards très formel, bureaucratique et qui donne à notre beau travail un visage si gestionnaire.

Le risque est grand, en effet, que les critères quantifiables ne servent plus à vérifier si des objectifs sont atteints ou si quelques places sont gagnées dans quelques *rankings*, mais que les objectifs ne soient eux-mêmes plus à la mesure de vraies ambitions, autrement dit que nos seules ambitions soient de performer dans des classements et de contenter au mieux des critères imposés.

Selon notre nouvelle Constitution et la loi sur l'université, notre institution contribue au développement de la vie scientifique, cultu-

relle, économique et sociale de la collectivité. Comment le mesurer?

«L'investissement de tout un chacun et chacune dans notre institution concourt à l'édification d'une université libre, démocratique, critique, experte et ambitieuse.»

Car à trop vouloir quantifier la richesse d'une institution comme la nôtre, on finira par l'appauvrir.

La seule mesure qui vaille est celle de l'investissement de tout un chacun et chacune dans notre institution qui concourt à l'édification d'une université libre, démocratique, critique, experte et ambitieuse au sein de sa cité, ouverte sur le monde et pour le bien de nos sociétés.



Message

de **M^{me} Nadine Frei**

Étudiante à la Faculté des sciences de la société
Secrétaire permanente de la Conférence universitaire
des associations d'étudiants, CUAE

«**T**rente-cinq»: c'est le nombre de participant-e-s au projet «Horizon académique» en ce début d'année. Ce projet, qui a connu une version bêta lors du semestre de printemps dernier, vise à faciliter l'entrée de certains réfugiés à l'université. Il a été conjointement mis sur pied par l'Université, le Bureau d'intégration des étrangers et la CUAE.

Les étudiant-e-s sont très nombreux-ses à s'être montré-e-s enthousiastes: plus de 300 d'entre eux-elles nous ont fait part de leur envie de s'engager bénévolement pour être mentor-e-s ou pour faire partie d'un groupe de travail autour de la migration. Ce qui est un signal fort de solidarité qui contraste avec les discours xénophobes ambiants.

Ce projet est un premier pas nécessaire à entreprendre pour contrebalancer l'exclusion et la marginalisation des populations en exil. Mais il est en même temps insuffisant et difficile à appréhender dans un contexte de politiques migratoires répressives.

Bien que le Bureau de l'intégration des étrangers (BIE) soutienne le projet, c'est pourtant les dirigeants du Département de la sécurité qui prononcent des discours et prennent des décisions politiques des plus détestables. Les conditions de vie que les politiques genevoises et nationales imposent aux personnes

en exil sont en effet désastreuses. Et pour illustrer ces incohérences entre un projet qui se veut «intégrateur» et le contexte dans lequel il s'applique, vous n'avez qu'à imaginer comment il est possible d'étudier quand votre logement est un foyer insalubre où les habitantes dorment entassées les unes sur les autres, ou pire quand vous êtes logées sous terre, entassées à 40 dans un bunker? Comment étudier sereinement quand on subit un harcèlement policier permanent? Quand un simple renouvellement du permis de séjour provisoire peut déboucher sur l'arrestation et le renvoi? En effet, les rafles à l'Office cantonal de la population sont malheureusement devenues une pratique systématique. De plus, le Conseil d'État, malgré ses belles promesses de fermer les bunkers en 2016, prévoit de fermer un foyer en surface pour le remplacer par un centre de départ fédéral. Dans ce contexte, le projet «Horizon académique» peut certes être louable, mais il reste insuffisant, voire fait office de village Potemkine en recouvrant d'une couche de paillettes dorées la sombre politique genevoise en matière de migration.

L'Université a la mission de garantir l'accès aux études aux personnes en exil, et dans ce sens ce projet est d'autant plus essentiel, mais elle doit prendre garde à ne pas faire du *migrantwashing* politique pour l'État, à l'image du *greenwashing* pratiqué par des entreprises.

«35»: c'est donc le nombre de personnes qui ont intégré le programme *Horizon académique* et peuvent caresser l'espoir d'un futur meilleur. Mais les politiques ne doivent pas s'emparer de ce genre d'initiatives afin de faire oublier le climat hostile qui est aménagé pour les migrants. En tant qu'étudiant-e-s, nous ne cesserons de nous battre pour une université libre, une université critique et indépendante de toutes les influences extérieures.



Message

de **M^{me} Géraldine Haack** et de **M. Cyrille Barras**

*Tutrice et collégien dans le cadre du programme Athéna,
Credit Suisse Award for Best Teaching 2016*

Le programme Athéna permet, d'une part, de donner aux collégiens et collégiennes un aperçu du monde universitaire et plus particulièrement des études de physique et de mathématiques. Ces dernières sont réputées pour être difficiles, ce programme permet ainsi aux collégiens et collégiennes de les aborder avec plus de confiance. Le programme Athéna permet, d'autre part, de mettre en avant l'intérêt également partagé par les étudiants et étudiantes pour ces disciplines scientifiques, soulignant ainsi une mixité qui fait parfois défaut actuellement en science.

Mais je laisse ici la parole à Cyrille, qui témoignera lui-même de son expérience.

Bonjour, personnellement, j'ai suivi le cours de «Mathématiques pour physiciens», qui est un cours de 1^{re} année de Bachelor en physique. Le premier cours m'a tout de suite plu. Avoir un aperçu des cours universitaires est quelque chose de très stimulant. Bien sûr, cela va très vite, mais c'est un beau défi pour ceux qui aiment les maths et les sciences comme moi. Certes, le cours était parfois difficile à suivre, mais nous bénéficions d'un encadrement sup-



plémentaire sous forme de deux heures de tutorat par semaine. Notre motivation initiale et cet encadrement particulier est ce qui permet aux collégiens de fournir ce travail universitaire tout au long du semestre. Le programme a l'avantage de nous faire participer à des cours aux côtés d'étudiants réguliers, nous faisant ainsi prendre part intégrante à la vie universitaire.

Le bilan que je fais de ce programme est très positif. Même si je suis encore incertain quant à mon orientation universitaire, cette expérience n'a fait qu'accroître mon intérêt pour les sciences et plus particulièrement pour la physique. Je garde un bon souvenir des discussions avec Géraldine ici présente, qui essayait de nous transmettre son enthousiasme pour une formulation hamiltonienne des problèmes de mécanique, qui reste d'ailleurs toujours un peu mystérieuse...

De mon point de vue de tutrice, faire découvrir la physique aux collégiens à travers ce programme est un réel plaisir. Il s'agit de titiller l'intérêt de ces étudiants pour la physique et les mathématiques alors qu'ils ne connaissent pas encore la plupart des sujets abordés. Néanmoins les différents retours que j'ai pu avoir d'anciens étudiants sont tous très positifs et nous remercions tous vivement Michele Maggione, Andreas Müller ainsi que les partenaires d'avoir mis en place et rendu possible le programme Athéna.

Avant de terminer, je voudrais mentionner un autre aspect de ce programme qui met en avant particulièrement à cœur, celui de la problématique du pourcentage de femmes présentes dans les domaines scientifiques. Quelques faits: Les responsables du programme reçoivent autant de candidatures de collégiennes que de collégiens et

parmi la centaine d'étudiants Athéna sélectionnés, la moitié sont des collégiennes! Ceci montre bien l'intérêt partagé par les filles et les garçons pour la physique et les mathématiques! Malheureusement, ce pourcentage baisse fortement par la suite pour atteindre généralement 20% d'étudiantes au niveau du bachelor et du master. Le programme Athéna, en rassemblant des professeures, des assistantes et des tutrices, permet donc aux collégiennes qui côtoient ce monde scientifique en avant-première de se rendre compte qu'il est possible pour une femme de se lancer dans la physique et les mathématiques et d'y construire sa carrière professionnelle! Cela n'a rien d'évident, je n'ai par exemple eu aucune professeure femme pendant mes études de physique! Or, pouvoir se référer à un modèle reste très important pour tout parcours.

Message

de **M^{me} Caroline Coutau**

Alumna 2016 de l'UNIGE

Directrice des éditions Zoé, Genève

J'habite dans le quartier de Plainpalais. Quand je sors de chez moi et marche une dizaine de minutes dans la rue, j'entends sans mentir facilement cinq langues différentes.

C'est une des caractéristiques de Genève: il y a l'anglais bien sûr, et puis le portugais, l'albanais, un dialecte africain, l'espagnol, l'arabe, un autre jour l'hébreu, le serbo-croate. Et bien sûr, quand même le français.

Si je chausse mes lunettes d'éditrice et réfléchis à cette dimension multilingue de ma ville, et que j'y réfléchis avec en tête ce qui se passe en France où je suis souvent, je me dis que pour les écrivains de cette ville, celle où nous sommes, c'est une chance immense: de toute évidence, leur langue s'enrichit, s'oxygène grâce au frottement avec ces sonorités autres, ces mots différents et a fortiori, plus fondamentalement, d'autres manières de penser, d'autres cultures.

Celui qui écrit depuis Genève a donc cette chance: Être le témoin privilégié d'autres langues et d'autres cultures, cela se ressent inévitablement dans son écriture.

Raison pour laquelle, dans l'autre sens, pour une maison d'édition qui publie à Genève beaucoup d'auteurs qui écrivent en Suisse romande, sa mission est de les faire lire aussi chez le grand voisin français. C'est une gageure, un vrai défi (la curiosité de notre grand voisin

en question pour le fait culturel autre que français n'est pas, disons, un acquis de base), mais c'est aussi un jeu.

Car, heureusement, et c'est ce qui fait sa force, la littérature n'est pas très sensible aux frontières. Je veux dire par là qu'il ne faut pas faire de la littérature romande un label – je crois que ce serait une grave erreur –; il n'en reste pas moins que l'environnement dans lequel on a grandi, ou dans lequel on vit, qu'il soit culturel, linguistique ou géographique, joue et jouera toujours un rôle, l'Internet et la mondialisation ne peuvent effacer cela. Nous sommes donc dans une ville multilingue.

Et aussi dans la ville de l'introspection, grâce à une culture protestante qui, si elle n'est pas active, n'en reste pas moins très prégnante. Rousseau, Amiel, Catherine Safonoff se disent de façon si précise et approfondie qu'ils en deviennent universels, et nous aident à nous regarder en face;

Et puis nous sommes encore dans une ville d'écrivains voyageurs, qui savent observer, témoigner, réfléchir, Nicolas Bouvier, Ella Maillart, aujourd'hui Aude Seigne nous aident à comprendre le monde en nous en faisant le récit, autrement dit et pour reprendre Péguy: à voir ce que l'on voit. C'est la force de la littérature.

Enfin, j'aimerais bien sûr remercier l'Université pour cette jolie distinction d'«Alumna de l'année», en profiter pour saluer aussi les



alumni dont je fais désormais partie, et puis dire ma reconnaissance à ces merveilleuses années en Lettres sans lesquelles par exemple il se peut bien que je n'aurais jamais lu tout Proust, en tout cas pas en deux mois. C'était pour ce fameux examen des 12 auteurs (la demi-licence de l'époque), dont je garde d'ailleurs un souvenir assez terrible ayant fait une prestation particulièrement médiocre avec Michel Butor en examinateur.

Mais surtout, et c'est le plus important, j'aimerais dire

combien je crois à la génération qui vient, et je suis fière et heureuse de publier aujourd'hui de jeunes auteurs entre 25 et 30 ans: c'est en effet un phénomène qui n'a pas lieu tous les jours que de pouvoir publier un, voire deux nouveaux jeunes auteurs de talent par an depuis plusieurs années (en général, on publie un nouvel auteur sur 1000 manuscrits reçus), c'est le signe d'une nouvelle génération dont la personnalité est forte et lumineuse, dont la vision du monde est autre que la mienne, et c'est bien ça qui m'intéresse, plus

technique, plus audacieuse, moins blasée je dirais, plus romantique peut-être malgré les désillusions, malgré une réelle et compréhensible anxiété pour le futur (dureté du marché professionnel ou d'un environnement si menacé). Cette jeune génération, heureusement qu'elle est là.

Allocution

de **M^{me} Anne Emery-Torracinta**

Conseillère d'État, chargée du Département
de l'instruction publique, de la culture et du sport

C'est pour moi un honneur et un plaisir que de participer au nom du Conseil d'État à ce Dies academicus, à cette journée solennelle qui marque symboliquement la rentrée universitaire. Une journée qui est aussi l'occasion de rappeler l'importance de l'Université pour Genève et le rôle majeur qu'elle y joue.

Lieu d'enseignement, de savoir et de recherche dont l'excellence académique a acquis une flatteuse réputation internationale, comme vient de le rappeler une nouvelle fois le classement de Shanghai, l'Université est étroitement liée au destin de notre canton.

Nombre de celles et ceux qui ont fait et font l'histoire de notre République ont été formés par elle et lui gardent un profond attachement.

Le Conseil d'État, Monsieur le Recteur, tient à vous exprimer sa gratitude et sa très profonde reconnaissance pour le niveau d'exigence de notre Université et la qualité de son enseignement.

Il vous remercie, ainsi que votre équipe, le corps professoral et tous vos collaborateurs, pour votre engagement constant au service d'une institution dont les Genevois peuvent être fiers.

Une institution qui, tout en demeurant fidèle à son histoire et ses valeurs, sait relever de nouveaux défis, développer des collaborations tant sur le plan suisse qu'international et s'adapter à un monde qui change rapidement.

Les nombreux projets que vous avez lancés ces deux dernières années dans le cadre de la réalisation de votre Plan stratégique 2015 en sont la preuve.

En dépit des difficultés budgétaires auxquelles il est confronté, le Conseil d'État réaffirme par ma voix l'importance qu'il accorde à la formation et, notamment, à l'enseignement supérieur et à la recherche.

Je suis personnellement convaincue que faire de l'éducation et la formation l'une des priorités de notre action politique est plus que jamais indispensable pour affronter des temps incertains et le bouleversement du monde provoqué par la révolution numérique et la globalisation.

Renoncer à cette exigence, ne pas donner à l'éducation et la formation les moyens de répondre aux défis de notre temps, serait hypothéquer l'avenir de Genève.

«Faire de l'éducation et la formation l'une des priorités de notre action politique est plus que jamais indispensable pour affronter des temps incertains.»

De même, le Conseil d'État partage l'inquiétude de l'Université quant au devenir du Programme Horizon 2020 et la participation des chercheurs suisses aux programmes européens de recherche suite au vote du 9 février 2014.

Il estime qu'il est indispensable de trouver rapidement une solution qui assure le maintien des accords bilatéraux, préserve la mobilité des chercheurs et garantisse la participation des hautes écoles aux projets de recherche européens.

Enseignants, étudiants et chercheurs de notre université doivent pouvoir se confronter en permanence à la compétition internationale, de même que nous devons maintenir la politique d'accueil aux professeurs et étudiants étrangers qu'a toujours pratiquée l'Université dont la vocation internationale est une chance pour Genève. Soyez convaincus, Monsieur le Recteur, Mesdames, Messieurs, de

l'importance que le Conseil d'État attache à cet enjeu majeur pour la Suisse.

Vous avez placé cette cérémonie sous le thème du développement durable dont l'actualité nous montre chaque jour l'importance.

Dans le cadre de l'école obligatoire, notre canton suit le Plan

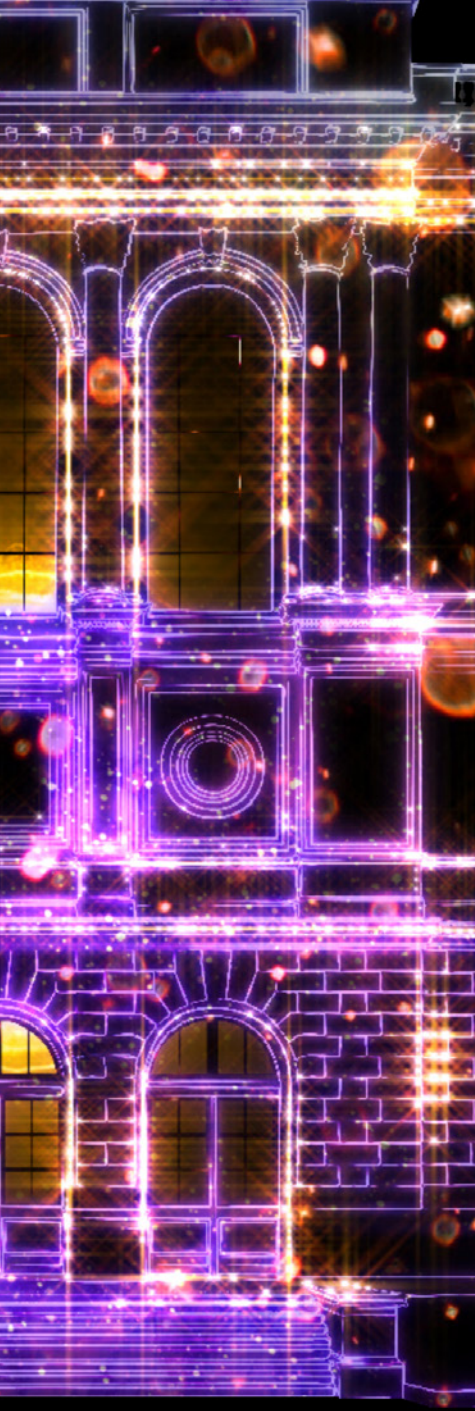
d'études romand qui intègre le principe du développement durable comme un enseignement transversal.

La loi genevoise en a d'ailleurs clairement fait l'une de ses finalités puisqu'elle affirme, à son article 10, que l'école publique a pour but «de rendre chaque élève progressivement conscient de son





Spectacle son et lumière «Aux bastions des gènes» conçu et réalisé par Spectaculaires, les Allumeurs d'Images, mandaté par la Fondation Wright



appartenance au monde qui l'entoure, en éveillant en lui le respect d'autrui, la tolérance à la différence, l'esprit de solidarité et de coopération et l'attachement aux objectifs du développement durable».

J'y suis d'autant plus sensible que cette politique vise non seulement à faire évoluer les comportements des élèves vis-à-vis de l'environnement, mais aussi à leur faire prendre conscience de la réalité des inégalités sociales dans notre monde et développer leur esprit critique.

Cela me paraît d'autant plus nécessaire que la Semaine des droits humains que l'Université a organisée ces derniers jours avec plusieurs partenaires – dont le DIP – nous rappelle, d'une certaine manière, que nous vivons une période inquiétante de tensions et d'affrontements.

En mettant en place cette année un programme qui permet à des réfugiés l'accès au monde académique, l'Université nous montre, une fois de plus, combien elle sait être en phase avec les enjeux de notre temps. Dois-je vous dire combien cela est indispensable aujourd'hui?

En effet, quand les frontières se ferment devant ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui fuient les violences et la guerre, quand nous assistons au réveil des nationalismes et des populismes, quand s'expriment le racisme et l'islamophobie, l'Université et l'école ont une responsabilité particulière.

Plus que jamais, et en dehors de toute idéologie, elles doivent former des citoyens critiques attachés aux valeurs de la démocratie et des droits humains, des citoyens responsables qui refusent l'exploitation des peurs et la recherche de boucs émissaires pour expliquer les temps incertains que nous affrontons.

Pour conclure ces propos, je tiens à vous redire, Monsieur le Recteur, Mesdames, Messieurs, le plaisir que j'ai à me retrouver avec vous et les remerciements du Conseil d'État pour votre engagement et votre volonté de maintenir notre Université à un niveau d'excellence dont nous devons tous nous réjouir.





De gauche à droite, du premier au dernier rang: Patrick Odier, Michael N. Hall, Agnès van Zanten, Marianne Bertrand, Catherine Pelachaud, Karl-Heinz Krause, Max Engammare, Stéphane Berthet, Christine Chappuis, Pascal Zesiger, Maria-Pia Victoria-Feser, Henri Bounameaux, Micheline Louis-Courvoisier, Michel Oris, Jacques de Werra, Bernard Debarbieux, Denis Hochstrasser, Fernando Prieto-Ramos, Jérôme Lacour, Jan Blanc, Yves Flückiger, Anne Emery-Torracinta, Yves Daccord, Didier Raboud et Daniel Macchi

Doctorat honoris causa

M^{me} Catherine Pelachaud

Directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Paris

Laudatio par Jérôme Lacour

Doyen de la Faculté des sciences

Il est d'usage, lorsqu'il s'agit de se plier à la tradition de la laudatio, de chercher quelques traits de caractère, quelques anecdotes pour présenter quelle personnalité se cache derrière le lauréat. Bien sûr, en ce qui concerne Catherine Pelachaud, je pourrais débiter par son extraordinaire contribution à son domaine de recherche, par sa carrière académique exceptionnelle. Mais c'est la formidable personne qui se tient aujourd'hui devant vous que je souhaite tout d'abord vous présenter.

Catherine Pelachaud sait faire preuve d'une force de caractère certaine. Sa ténacité se manifestait déjà lors de ses premiers travaux scientifiques dans le domaine de l'informatique affective. Avec sa collègue et amie Justine Cassell, elle avait décidé de soumettre à la prestigieuse conférence, la SIGGRAPH 1994 – qui encourage l'innovation dans l'infographie et les techniques interactives –, un travail séminal sur les agents conversationnels virtuels. Travaillant avec obstination jour et nuit pendant les vacances de Noël, car la date limite était le 1^{er} janvier, dormant par intervalles, elle n'en a pas moins gardé le sourire.

Cette ténacité et bonne disposition s'accompagnent de résultats. La recherche sur les agents virtuels a permis à Catherine Pelachaud de décrocher l'année dernière le Prix décerné par le Groupe d'intérêt spécial sur l'intelligence artificielle de l'Association for Computing Ma-

chinery pour, je cite, «avoir comblé des failles critiques dans la recherche jusque-là ignorées par la communauté scientifique».

L'avatar informatique le plus connu résultant des travaux de Catherine Pelachaud et de son équipe s'appelle Greta. Dans sa première incarnation conçue en Italie, à Rome, Greta était composée d'éléments disparates trouvés en libre accès sur Internet, avec une tête de femme, un corps d'homme aux larges épaules augmenté d'une poitrine imposante et d'une robe blanche flottante, constituant ce qui fut probablement l'agent virtuel le plus vulgaire du monde. Ceci a bien changé depuis, et la maturité de cette technologie permet maintenant de l'utiliser dans de nombreuses applications.



Le domaine de Catherine Pelachaud, l'informatique affective, connaît actuellement un prodigieux développement en particulier pour son impact sur la vie quotidienne de tous. Ce domaine étant à l'intersection de diverses disciplines, telles l'informatique, la psychologie et les neurosciences, il souffre comme tout champ de recherche transversal d'une certaine difficulté à être reconnu par les spécialistes des diverses branches prises individuellement. Malgré ces obstacles, Catherine Pelachaud a réussi à faire reconnaître par la communauté internationale la très grande valeur de ses travaux et ceux de son équipe.

Catherine Pelachaud fait preuve d'une vitalité impressionnante. C'est elle aussi qui, à chaque défense de thèse de ses doctorants, démontre par son émotion perceptible combien leur réussite lui tient à cœur. Elle

insufflé à son laboratoire ce que l'on pourrait appeler un esprit de famille, protégeant et soutenant sans cesse les membres de son équipe.

Pour tout ce que vous avez fait pour votre domaine, c'est

à mon tour de vous adresser mon plus chaleureux sourire pour vous dire, chère Catherine Pelachaud, à quel point je suis heureux de vous récompenser du titre de docteur *honoris causa* de l'UNIGE.



Biographie

Directrice de recherche au CNRS (Centre national de la recherche scientifique) depuis 2008, Catherine Pelachaud est une spécialiste française des interactions humain-machines. Post-doctorante à l'Université de Pennsylvanie (États-Unis) et à celle de Rome (Italie), elle a été professeure à l'Université de Paris 8 avant d'intégrer le Laboratoire de traitement et communication de l'information (LTCI) au CNRS. M^{me} Pelachaud s'intéresse aux avatars informatiques dont le développement nécessite une approche globale de la communication sociale et émotionnelle, tant verbale (parole) que non verbale (expressions faciales, gestes et posture). Elle est fortement impliquée dans des projets combinant l'informatique et les sciences humaines comme IMPRESSIONS, qui vise à analyser les premières secondes d'une rencontre entre un avatar et un être humain.

Doctorat honoris causa

M. Michael N. Hall

Biologiste moléculaire à l'Université de Bâle

Laudatio par **Henri Bounameaux**

Doyen de la Faculté de médecine

UNE récompense de plus, fût-elle de l'UNIGE, peut-elle marquer encore une carrière déjà jalonnée de tant de succès? Sans fanfaronnade aucune, j'ai la faiblesse de penser que oui.

Certes, votre palmarès, Michael Hall, est impressionnant. Biologiste moléculaire à la double nationalité américano-suisse, vous fréquentez dès vos débuts académiques les universités les plus prestigieuses: Harvard, tout d'abord, où vous obtenez votre diplôme, puis l'Institut Pasteur à Paris et l'Université de Californie ensuite. C'est après ce parcours qui vous a amené à fréquenter des laboratoires à la pointe des deux côtés de l'Atlantique que vous rejoignez finalement l'Université de Bâle, en 1987, où vous occupez progressivement les fonctions les plus prestigieuses, comme celle de professeur au Biozentrum et de président du Département de biochimie, le plus grand département de la Faculté des sciences de notre consœur rhénane.

C'est par votre participation à la découverte d'une protéine appelée TOR (pour Target of Rapamycin) que vous changez fondamentalement la compréhension de la prolifération des cellules, un phénomène clé dans la naissance, puis la croissance des cellules cancéreuses. Résumer la portée de vos recherches, pionnières à plus d'un titre, à cette simple phrase ne saurait vous rendre justice. Ce serait oublier que les travaux qui vont ont conduit jusqu'à nous aujourd'hui remontent à plus de 25 ans, alors que vous étiez professeur assistant. En mettant au jour cette protéine TOR commandant la croissance et la taille des cellules, vous doutiez-vous alors que

ce régulateur de croissance existait non seulement dans les organismes primaires, comme la levure, mais aussi dans les organismes plus complexes, chez les mammifères notamment, dont l'homme? Ou que la rapamycine, la cible de la protéine kinase que vous avez découverte, servirait en tant que substance inhibitrice pour traiter des cancers?

Vos pairs n'ont en tout cas pas attendu pour reconnaître la portée de vos recherches. J'en veux pour preuve les nombreuses récompenses qui ont couronné vos travaux: le prix Cloëtta pour la recherche biomédicale en 2003, le prestigieux prix Louis-Jeantet de médecine en 2009 (le «Nobel européen»), le prix Marcel-Benoist en 2012, que l'on présente souvent comme le «Nobel suisse», et enfin le *Breakthrough Prize in Life Sciences* en 2014.

Vos liens avec notre institution et Genève remontent à plusieurs années. Après avoir obtenu le prix Louis-Jeantet, vous êtes resté étroitement attaché à la Fondation Jeantet dont vous êtes devenu membre du Conseil et du Comité scientifique. Vous participez également de manière active depuis des années au Conseil scientifique Externe de la Faculté de médecine de Genève. Au-delà de nos proches frontières genevoises, vous comptez parmi les membres de l'Académie nationale des sciences aux États-Unis et vous avez servi huit ans au Conseil du Fonds national suisse, à la Division III – dédiée à la biologie et la médecine.

À côté de vos recherches, que faites-vous? Votre famille constitue la part essentielle de votre vie.

Vous marchez – parfois – depuis votre domicile à Bâle dans le quartier Gellert jusqu'au Biozentrum, en longeant le Rhin. Malgré votre emploi du temps bien rempli, vous demeurez un lecteur compulsif. Je me suis laissé dire qu'une de vos dernières lectures – je vous le donne en mille – est l'essai de Freeman Dyson in-

titulé «The scientist as rebel» qui s'intéresse à la science, l'éthique et la foi. Tout un programme dans lequel je fais plus que vous deviner.

Comme tous les grands scientifiques, vous êtes conscient de l'importance de vos contributions mais conservez détachement et modestie, au point

que vous vous êtes déclaré surpris de l'attribution de ce Doctorat *honoris causa*. Il n'est pourtant guère surprenant, cher professeur, et c'est notre Université qui s'honore en vous le décernant.



Biographie

Michael N. Hall est un biologiste moléculaire américano-suisse. Diplômé de Harvard, il est post-doctorant à l'Institut Pasteur à Paris (France), puis à l'Université de Californie (États-Unis), et rejoint finalement l'Université de Bâle en 1987 en tant que président du Département de biochimie où il est désormais professeur au Biozentrum. Grâce à sa participation à la découverte d'une protéine appelée TOR (Target of Rapamycin), il a fondamentalement changé la compréhension de la prolifération des cellules. Expert mondialement reconnu dans le domaine, le professeur Hall a reçu le prix Cloëtta pour la recherche biomédicale en 2003, le prix Louis-Jeantet de médecine en 2009, le prix Marcel-Benoist en 2012 et le Breakthrough Prize in Life Sciences en 2014. Le professeur Hall est également membre de l'Académie nationale des sciences des États-Unis et il a servi 8 ans au Conseil du Fonds national suisse.

Doctorat honoris causa

M^{me} Marianne Bertrand

Économiste à la Business School de l'Université de Chicago

Laudatio par **Maria-Pia Victoria-Feser**

Doyenne de la Faculté d'économie et de management

On ne saurait trop le répéter, les sciences économiques sont avant tout des sciences humaines et depuis plusieurs décennies déjà, les chercheurs ont entrepris de mieux comprendre les relations entre les systèmes économiques, au niveau micro-comme au niveau macro-, et le comportement humain. Que de chemin parcouru depuis que les économistes de la première heure ont posé les cadres formels théoriques de cette discipline. Pourtant, la plupart de leurs concepts théoriques restent étonnamment valides. Longtemps remise en question, parfois violemment d'ailleurs, la fameuse rationalité du consommateur reste ainsi un axiome valable, quoique peu à peu modelé par les travaux de recherche les plus récents, qui remettent en cause la part de la complexité de la nature humaine dans les décisions des acteurs économiques.

C'est ainsi un grand honneur et un privilège d'avoir aujourd'hui la professeure Marianne Bertrand en tant que récipiendaire du Doctorat *honoris causa* de notre Université. Car Marianne Bertrand est un modèle d'exception, une innovatrice dans le domaine de la recherche moderne en sciences économiques. Ses activités académiques rencontrent parfaitement les quatre valeurs fondamentales de notre Faculté d'économie et de management, à savoir l'excellence, la responsabilité, la communauté et l'ouverture.

L'excellence tout d'abord. Parce que Marianne Bertrand, à travers son engagement pédagogique et ses nombreuses publications dans les meilleures revues académiques en économie et

en management, démontre des qualités de recherche hors pair, doublées d'une volonté d'investiguer des problématiques en prise avec la réalité de nos contemporains.

La responsabilité sociale, ensuite, comme en témoigne sa participation à des projets de recherche et d'enseignement aboutissant à une réelle plus-value pour le bien-être social. Ses relations à la communauté sont particulièrement visibles par les efforts constants de Marianne Bertrand pour renforcer les liens entre le monde académique et les institutions privées et publiques.

L'ouverture disciplinaire, enfin, se voit dans les nombreuses collaborations que Marianne Bertrand a nouées au sein d'instituts interdisciplinaires et d'autres institutions académiques.

À titre d'exemples marquants de ces valeurs, je citerai deux travaux.

Dans une expérimentation de terrain publiée en 2004 dans l'*American Economic Review*, la professeure Bertrand et le professeur d'économie Sendhil Mullainathan ont démontré que la discrimination à l'embauche était une réalité triste mais concrète de nos sociétés. En envoyant quelque 5000 réponses à près de 1300 offres d'emploi publiées dans des journaux de Boston et de Chicago, et en utilisant des CV similaires auxquels ils ont assigné alternativement des prénoms fortement connotés ethniquement – tels que Lakisha ou Jamal – et des prénoms à consonance caucasienne, comme Greg ou Emily, ces deux chercheurs ont montré que les demandeurs d'emploi caucasiens

recevaient 50% de réponses favorables de plus que l'autre groupe. De quoi river le clou aux sceptiques croyant qu'une mise en application stricte de



lois promouvant l'égalité de traitement est caduque ou inutile. Ce travail original a ouvert la brèche à un foisonnement de recherches appliquées, qui maintenant est devenu la norme.

Dans un autre article, publié en 2001 dans le *Quarterly Journal of Economics*, ces deux mêmes auteurs ont documenté la manière dont les dirigeants des compagnies pétrolières américaines reçoivent des compensations financières lorsque les profits de leur compagnie ont augmenté en raison de changements des prix mondiaux du pétrole et non d'un quelconque contrôle ou influence de leur part. Ce phénomène, appelé «Pay-for-Luck», apparaît aussi dans des multinationales exposées à des gains de change inattendus plutôt que provenant de stratégies conscientes de gestion. Ce type de travaux a remis en cause les mécanismes de compensation et de rémunération des dirigeants d'entre-

prises aux États-Unis. Pour conséquence, en janvier 2011, la Securities and Exchange Commission américaine a délivré aux actionnaires l'autorisation de tenir compte explicitement de ces facteurs externes dans la détermination des rémunérations des dirigeants d'entreprise.

Chère Marianne Bertrand, pour l'excellence de vos travaux et pour l'impact que ces derniers ont eu non seulement sur votre domaine de compétence académique mais également sur notre société, veuillez accepter le titre de Doctorat *honoris causa* de l'Université de Genève.



Biographie

Économiste belge, **Marianne Bertrand** est professeure à la Business School de l'Université de Chicago (États-Unis) depuis 2009. Spécialiste de la microéconomie appliquée, elle œuvre dans le domaine de l'économie du travail et du développement ainsi que dans le secteur de la finance d'entreprise. Elle commence sa formation à l'Université libre de Bruxelles (Belgique), puis obtient un doctorat à Harvard en 1998. L'excellence de ses travaux a été récompensée à plusieurs reprises, notamment par l'Association américaine d'économie, qui lui a remis le prix Elaine Bennett pour la recherche. La professeure Bertrand a également obtenu le prix Sherwin Rosen et elle est membre de l'Académie américaine des arts et des sciences. Elle coédite, par ailleurs, la revue *American Economic Review*.

Doctorat honoris causa

M^{me} Agnès van Zanten

Directrice de recherche au CNRS et à Sciences Po, Paris

Laudatio par **Pascal Zesiger**

Doyen de la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

« **L**e système favorise ceux qui en connaissent les clés. » Tel est le titre d'une interview que vous avez accordée au quotidien *Libération*, il y a 3 ans, peu de temps après la réédition de votre ouvrage *L'école de la périphérie*. Au cours de cet entretien, vous dressiez le portrait d'un système éducatif en panne, celui d'une école prise entre les feux d'un modèle idéal d'égalité des chances pour tous les enfants et de l'impossibilité pour l'école de faire réussir tout le

monde, jouant presque malgré elle un rôle de ségrégation sociale. Mais au lieu de céder au scénario catastrophe, vous pointiez du doigt que les pays qui arrivent à tirer le mieux leur épingle du jeu sont ceux qui investissent dans les forces vives des systèmes scolaires: les enseignants. Par l'amélioration des conditions-cadres de cette profession, par exemple, ou par la mise sur pied de mesures destinées à accompagner les enseignants et enseignantes tout au long de leur vie professionnelle.



L'UNIGE est particulièrement sensible à votre discours, Agnès van Zanten. Quelle meilleure institution que notre Université, qui compte une section des sciences de l'éducation et une unité en Technologies de formation et d'apprentissage, serait mieux à même de reconnaître vos talents et la valeur de vos contributions, vous, une experte de la profession enseignante, des politiques éducatives, et de la mécanique de production des ségrégations et des inégalités d'éducation?

Originaire du Venezuela, vous vous êtes immergée dans le monde francophone en effec-

tuant vos études secondaires à Lausanne, à l'École française de Valmont, où vous décrochez votre baccalauréat. Vous avez conservé depuis d'intenses échanges avec la Suisse, et Genève plus particulièrement, tout en rejoignant les États-Unis et la France pour effectuer vos études supérieures, à l'Université de Stanford tout d'abord, puis à l'Université de Paris V où vous avez obtenu votre thèse de Doctorat en sociologie. Ce parcours international ancré dans de prestigieuses institutions de formation – dont le CNRS, l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et Sciences Po, où vous enseignez depuis de

longues années – vous a permis d'entretenir un rapport à la fois décomplexé et distancié à la formation des élites dont vous avez fait l'un de vos objets de recherche et de publication.

Agnès van Zanten, pour votre expertise – particulièrement précieuse dans le contexte actuel, je suis heureux de vous décerner le titre de docteur *honoris causa* de l'UNIGE.

Biographie

*Après des études littéraires au Venezuela dont elle est originaire, **Agnès van Zanten** s'est spécialisée en anthropologie et sociologie de l'éducation à l'Université de Stanford (États-Unis), puis a soutenu sa thèse à l'Université de Paris V avant de rejoindre le CNRS (Centre national de la recherche scientifique) en 1989, en tant que directrice de recherche. Elle enseigne, par ailleurs, à Sciences Po Paris et travaille à l'Observatoire sociologique du changement (OSC), un centre de recherche en sociologie conjoint entre Sciences Po et le CNRS. Active dans de nombreux réseaux internationaux, Madame van Zanten a également publié plusieurs ouvrages de référence dans le domaine des sciences de l'éducation et dirige la série Éducation et sociétés aux Presses universitaires de France.*

Allocution

de **M. Yves Daccord**

Directeur général du Comité international de la Croix-Rouge (CICR)

«UN MONDE EN CRISE: IL EST TEMPS DE REPENSER NOS RÉPONSES»

Je suis très honoré – et à travers moi toute mon organisation et tous les gens qui travaillent aujourd'hui sur le terrain en proximité avec les personnes qui souffrent, les personnes qui aujourd'hui essaient de trouver des solutions dans la guerre – mais je suis aussi très touché, cher Recteur, parce que j'ai l'intime conviction qu'au-delà de nos partenariats, qui sont importants, nos mondes vont se rapprocher, et qu'ils vont se rapprocher radicalement.

Ce que j'aimerais partager avec vous aujourd'hui, c'est évidemment ce que cela veut dire de notre point de vue – un point de vue qui est formé par ce qu'on voit aujourd'hui quand on est en proximité des personnes affectées par les conflits armés en Syrie, au Soudan, en Afghanistan, ou encore sur les routes migratoires. Mais j'aimerais aussi vous dire que ce n'est pas que de l'humanitaire et que je suis profondément convaincu qu'au fond ce qui est en train de se passer dans le monde va radicalement changer votre agenda, vos priorités, au-delà de nos partenariats.

Je vous propose donc, Monsieur le Recteur, comme vous le disiez auparavant, non pas un coup d'avance, mais plusieurs, et je le fais avec humilité, je peux me tromper.

Il y a en tout cas trois éléments qui, aujourd'hui, me font croire, nous font croire, qu'au fond nos agendas respectifs vont changer: le premier, c'est que nous vivons dans un monde qui croit encore qu'il est possible d'endiguer des crises humanitaires, qui croit encore que les crises humanitaires se passent là-bas, loin de chez nous, et qu'au fond il suffit de construire des murs, de blinder les frontières pour faire en sorte que les gens restent là-bas. On veut croire encore parfois que des épidémies, de type Ébola, peuvent être gérées au loin et qu'au fond la stratégie principale c'est d'endiguer ça dans quelques pays, en espérant que leurs systèmes

de santé, quand ils existent, vont pouvoir aborder le choc que représente une épidémie. S'il y a une chose que nous savons ici, en particulier à l'Université de Genève – je pense notamment aux Hôpitaux universitaires de Genève qui ont fait un travail remarquable par rapport à Ébola –, c'est que cette période-là est terminée. On sait très bien que les crises qui se passent en Syrie ont de l'impact sur nous ici, on sait que les migrants ne vont pas s'arrêter là-bas, on sait que c'est en train déjà de définir nos politiques, nos agendas, et que ça va continuer à le faire. Et donc, il nous faut penser aujourd'hui – quand on pense aux grandes crises humanitaires du monde qui vont malheureusement durer – il nous faut penser à des solutions différentes. L'endiguement, qui continue à être un élément central des agendas politiques et médiatiques de nos pays, l'endiguement va rester un élément, mais ça doit n'être qu'un élément de solutions globales et durables pour prévenir les grandes crises humanitaires.

Le deuxième élément, qu'on connaît bien et qui nous paraît évident, c'est que malheureusement les crises humanitaires sont là pour durer. On rêve encore des crises humanitaires urgentes où l'on peut répondre en quelques minutes, où l'on sait qu'on se lève le matin, on se concentre, il y a un début, on connaît la fin, on se mobilise et on y arrive. On rêve encore à un humanitaire du type pompier, c'est vrai, nous tous, y compris dans mon organisation! La réalité aujourd'hui du CICR, c'est que dans 85% des cas nous travaillons dans des conflits, des situations humanitaires qui durent. Dites-moi quand l'urgence a commencé en Afghanistan et quand elle va se terminer? En Syrie, au Yémen, en Irak, au sud Soudan, en Somalie. Quand?

Et donc, déjà aujourd'hui en tant qu'humanitaire, quand nous pensons le monde, y compris quand nous pensons l'urgence, quand une situation dramatique se passe, nous devons



intégrer le fait que notre réponse se passe dans des systèmes fragiles. Nous devons comprendre l'effet sur la durée et nous devons intégrer le fait que ça dure, que c'est complexe. Il est indispensable que nous tous soyons clairs, et je sais que c'est douloureux et délicat, mais les crises humanitaires malheureusement durent, et elles sont là pour durer. Je peux déjà vous le dire, vous le savez tous ici, que la crise migratoire à laquelle on est confrontés, que l'Europe a découverte l'année passée, est une crise qui va durer, qui va rester.

Prenez un seul exemple, la Syrie aujourd'hui. Si on se concentre sur la Syrie, ce sont 7 millions de personnes qui sont déplacées à l'intérieur du pays. Sept millions qui, évidemment, aujourd'hui sont les plus pauvres, les autres sont déjà partis. Et si la situation ne s'améliore pas, et rien ne dit qu'elle va s'améliorer, ils

n'auront d'autre choix que de quitter la Syrie. Et nous les retrouverons chez nous ou dans d'autres pays, il n'y a aucun doute à ce sujet.

Ça, c'est la Syrie, on descend un tout petit peu plus bas et vous avez le nord-est Nigeria, par exemple, ainsi que le Niger où vous avez des centaines de milliers de déplacés qui n'ont pas envie de partir, mais qui n'ont pas d'autre choix à cause de la violence. Et qui vont prendre le risque, et le risque est parfois mortel, de venir chez nous si c'est nécessaire. Mais c'est plus intéressant, ou moins risqué si vous voulez, que de rester chez eux dans des situations extrêmement dramatiques. Les situations de crise humanitaire vont donc durer et la notion même d'urgence doit être comprise différemment. On le sait, vous le savez, mais c'est important qu'on l'intègre quand on réfléchit à ces questions-là.

Le troisième élément est celui qui me paraît peut-être l'élément le plus complexe, vis-à-vis duquel actuellement au CICR, avec mes collègues des Croix-Rouge et des Croissant-Rouge du monde entier, nous avons parfois de la peine à changer nos propres pratiques. Nous tous, j'imagine comme vous, nous avons nos stéréotypes sociaux, nous tous avons envie de classer les gens: les bons, les mauvais, les victimes, ceux qui aident, et s'il y a une chose que nous voyons évoluer, de plus en plus, c'est le rapport à la victime. Nous avons tendance à penser la victime comme une personne qui est passive et qui va finalement attendre notre aide. Dans le monde d'aujourd'hui, ceci ne correspond en rien à la réalité. S'il y a une chose que nous devons apprendre de la crise migratoire qui a frappé l'Europe l'année passée, c'est l'intelligence collective des migrants. Ils ont souvent

changé leur stratégie, trouvé les bonnes routes, à la vitesse de l'éclair. Ce que vous faites normalement c'est envoyer un homme de la famille qui va migrer dans un pays pour ensuite, quelques semaines, quelques mois, quelques années plus tard, faire venir votre famille, et vous faites ceci partout, dans le monde entier. Tout à coup, en l'espace de quelques heures, vous apprenez que dans un pays si vous venez avec votre famille en une fois, vous avez beaucoup plus de chances d'être reçu et de recevoir l'asile. Vous adaptez immédiatement votre stratégie, et on voit des familles entières qui prennent ce risque gigantesque de partir, de parcourir des milliers de kilomètres parce qu'elles comprennent que tout à coup il y a des changements dans les lois ou dans les pratiques politiques et que cela leur ouvre des opportunités. Il faut qu'on capture le fait qu'aujourd'hui les gens, y compris dans les pays affectés par les guerres, sont plus informés.

Je vous donne une anecdote qui m'a beaucoup touché, cela se passe en Somalie il y a quelques années de cela. Pour ceux qui savent où est la Somalie, la Somalie est un pays éloigné de nous tous, trente-cinq ans de guerre, très peu d'infrastructures, avec un gouvernement officiel, qui est le gouvernement qui est actuellement aux Nations unies, qui représente la Somalie, et qui contrôle un territoire qui n'est pas beaucoup plus grand que cette salle. Voilà... C'est la réalité soma-

lienne. La Somalie a une côte sur la mer Rouge parfois touchée par des ouragans. Il y a trois ans et demi, il y a eu un ouragan qui a touché une communauté. Mes collègues du CICR, avec l'aide du Croissant-Rouge local, sont partis de Mogadiscio pour aller chercher à aider ces gens-là atteints par l'ouragan. Ils étaient les seuls à pouvoir le faire et ont mis quatre jours pour faire 220 km. Quatre jours, simplement parce que l'humanitaire ne s'impose pas, parce que vous devez négocier pas à pas avec tous les clans, avec tout le monde le long du chemin pour vous faire accepter. L'équipe arrive auprès de la communauté

«Genève reste un endroit incroyable, un endroit avec des compétences, avec un réseau, avec une volonté, des traditions d'excellence, des traditions humanitaires. Genève reste un endroit où l'on a pris des risques étonnants et combien nécessaires.»

dévastée, ils sont reçus par la cheffe de la communauté, une femme, Somalienne, bien sûr, qui les reçoit très froidement, très, très froidement. Elle prend son téléphone mobile, elle le regarde et elle dit: «Vous êtes en retard!» Elle ajoute : «J'ai vu, il y a eu un ouragan aux Philippines il y a deux jours, vous avez mis 24 heures pour répondre. Vous foutez

quoi?» Et puis, elle regarde les secours que mes collègues amènent, qui étaient relativement réduits, c'est la Somalie, c'est compliqué, elle dit: «Votre hôpital que vous amenez, vos tentes... là sont beaucoup, beaucoup moins grands que ceux que vous avez amenés aux Philippines! Vous n'aimez pas les Somaliens?»

Cette réalité est une réalité qu'on vit partout aujourd'hui. Des gens qui sont connectés, qui comparent, qui ont des opinions. Les gens ne sont pas juste des victimes, qui attendent que ça se passe. Ils adaptent leurs mécanismes de survie, leurs capacités à pouvoir se connecter à nous. Ils ont des opinions, et effectivement ils vont de plus en plus nous regarder comme, au fond, des acteurs qui amènent des services humanitaires et qui sont jugés sur la pertinence de leurs services. En Syrie, une des demandes les plus grandes actuellement est par exemple du soutien psychologique en termes de santé mentale. Il y a encore 10 ans, on n'y pensait même pas au CICR. Aujourd'hui, les gens expriment ça pendant la guerre, nous on pensait que c'était à la fin de la guerre. Maintenant, c'est pendant la guerre, les gens vous demandent un soutien direct et si vous dites: non, non, non, moi, j'ai juste de la nourriture à vous amener ou de l'eau, vous êtes éliminés. Vous n'êtes pas pertinents. Nous avons donc des gens

qui pensent différemment et qui ont une relation à nous tous très différente.

Pensez à ceci: des crises qui durent; des crises humanitaires qui ne sont plus juste là-bas, mais qui impactent notre agenda politique, notre réalité sociale dans nos propres pays; et évidemment des gens, en particulier des victimes, aux identités multiples, changeantes, qui s'engagent différemment, qui nous influencent, ce sont les nouvelles réalités auxquelles nous devons faire face. Mon point ici c'est qu'elles ne changent pas seulement pour nous, les humanitaires, elles changent aussi pour vous au cœur de l'université. Pourquoi? Parce que simplement ce que l'on voit aujourd'hui, c'est que toutes ces réalités, toutes ces questions globales, en fait, nécessitent des réponses différentes, collectives, multidisciplinaires qui nous concernent toutes et tous.

Au CICR, nous avons cherché à répondre en accroissant notre réponse humanitaire. Notre budget a augmenté de près de 50% depuis 2013. C'est énorme pour nous. Mais ce que l'on constate c'est que faire plus n'est plus suffisant. Il faut travailler différemment et cela passe par plus de collaboration. Dans ce cadre-là, il est indispensable de pouvoir construire aujourd'hui des solutions collectives multidisciplinaires, fortes de compétences multiples.

Deuxièmement, pour pouvoir repenser nos réponses, nous avons besoin d'espaces qui soient des espaces où peuvent émerger des solutions nouvelles, où l'on puisse tester, proposer, construire des solutions aux frontières de disciplines différentes. Si je me retourne et que je regarde autour de nous, il n'y a pas cet espace-là dans le monde politique, qui aujourd'hui s'est dramatiquement rétréci et est dans l'incapacité de développer un discours et des solutions complexes. Le raccourcissement de notre cadre temporel, la pression du résultat immédiat, l'effritement de la confiance qui nous unit rendent difficile l'existence d'espaces dans nos sociétés qui permettent de chercher à comprendre les enjeux auxquels nous sommes confrontés et de prendre le temps de développer des solutions adéquates.

Où est-ce qu'il y a de l'espace aujourd'hui? Ma vision est relativement claire, chers amis, l'espace se situe dans le monde académique,

il est au cœur des universités. Les universités ont un rôle à jouer, qui est un rôle différent de celui d'aujourd'hui. Elles peuvent mettre à disposition cet espace permettant de pouvoir repenser, aider à construire des solutions collectives, sur des questions aussi importantes que par exemple «quelle identité temporaire faut-il donner aux migrants?» Où voulez-vous réfléchir à ceci ailleurs qu'au sein de l'université? Que va-t-on faire par rapport à la protection des données, personnelles ou au niveau de la santé? Données que les migrants justement vont amener avec eux, sur tout le chemin, et qui sont essentielles pour leur survie. Comment allons-nous travailler sur les questions urbaines en termes d'architecture, de fabrique sociale, de maintien des systèmes de santé ou d'éducation en temps de guerre, ou encore d'intégration et de sécurité dans nos propres villes? Comment est-ce qu'on va accompagner le fait que, dans les années qui viennent, les villes vont jouer un rôle plus grand, beaucoup plus grand, j'en suis convaincu, sur les questions de gouvernance mondiale? Il faut qu'on y travaille, il faut qu'on puisse le faire ensemble, il faut qu'on ait l'espace pour pouvoir au fond permettre à ces idées de germer, pour pouvoir mettre ensemble des compétences extrêmement différentes, qui aujourd'hui paraissent peut-être pas conjointes mais qui demain produiront des résultats intéressants, pertinents, et là, je dois vous dire, cher Recteur et chers amis, que je pense aux universités évidemment et à l'Université de Genève en particulier.

Genève reste un endroit incroyable, un endroit avec des compétences, avec un réseau, avec une volonté, des traditions d'excellence, des traditions humanitaires. Genève reste un endroit où l'on a pris des risques étonnants et ô combien nécessaires. On a pris le risque parfois même d'influencer voire de, je dirais, de défier la gouvernance mondiale à l'époque. Il est temps, me semble-t-il, de réfléchir à ça et d'agir. Il est temps que l'Université à Genève, et plus généralement les universités, avec le réseau que vous avez, dépassent simplement l'ambition de faire du partenariat avec nous. Ce qu'on cherche avec vous ce ne sont pas des solutions ponctuelles pour l'humanitaire, ce qu'on cherche sans doute, c'est un pas plus loin, avec l'ensemble de vos compétences, des solutions durables pour l'Humanité et ça se passera avec vous.

Prix Mondial Nessim-Habif

Librairie Droz

Représentée par son directeur, M. Max Engammare

Laudatio par **Micheline Louis-Courvoisier**

Vice-rectrice de l'UNIGE

L'Université de Genève ne pourrait pas exister sans une ouverture massive et diversifiée vers l'extérieur. Si elle doit sa renommée internationale au travail acharné de ses chercheurs et de ses étudiants, la diffusion de ses idées ne s'opère pas uniquement à l'intérieur des salles de cours. Pour qu'une parole porte, il faut des porte-parole; et pour que les Lettres continuent à vivifier nos débats contemporains, encore faut-il qu'il existe, selon l'expression consacrée, une véritable République des lettres. La librairie Droz a été, et continue d'être, une plateforme essentielle de cette République culturelle. C'est la raison pour laquelle la Faculté des lettres, et l'Université de Genève dans son ensemble, souhaite aujourd'hui lui rendre hommage.

Cette librairie porte le nom de sa fondatrice, Eugénie Droz. Diplômée en 1924 de l'École pratique des hautes études de Paris, dans le domaine des sciences historiques et philologiques, Eugénie Droz souhaitait alors pouvoir publier ses travaux académiques dans des ouvrages édités et imprimés avec soin (et tous ceux qui ont eu entre les mains un livre des éditions Droz témoigneront du soin encore aujourd'hui apporté à ses ouvrages). Eugénie Droz créa donc son édition, à Paris d'abord en 1924. Elle déménagea ensuite à Genève en 1944.

En plus des collections multiples et érudites, la librairie Droz permit l'édition scientifique d'archives du XVI^e siècle de diverses institutions genevoises, des archives qui, bien que locales, ont une portée internationale, vu le contexte politique et religieux de l'époque.

Le succès de la Librairie Droz ne s'est jamais démenti. Tandis que sa fondatrice devenait docteure *honoris causa* de notre Université en 1954, sa maison d'édition accueillait les meilleurs travaux des plus grands spécialistes, dans une grande partie des disciplines des Lettres. Jeunes ou avancés, tous les chercheurs, à Genève en particulier, savent ce qu'ils doivent à la Librairie Droz, laquelle compte des collections réputées et accueille des signatures prestigieuses, du cercle académique jusqu'au genre moins confidentiel qu'est celui du roman.

C'est à la Librairie Droz, faut-il le rappeler, que Nicolas Bouvier publie *L'usage du monde* en 1963. La correspondance de Nicolas Bouvier et Thierry Vernet montre le rôle que joua Alain Dufour, successeur d'Eugénie Droz à la tête des éditions, dans cette première publication. Il en relut le texte, en fit la préface, en négocia les droits auprès d'une édition française. Alain Dufour, paléographe formé à l'École des Chartes de Paris, docteur *honoris causa* de notre Université, grand spécialiste de Théodore de Bèze dont il poursuit encore aujourd'hui l'édition scientifique de la correspondance, succéda à Eugénie Droz. C'est, vous l'avez compris, Max Engammare, docteur en théologie, dont les travaux portent également sur le XVI^e siècle et notamment sur Jean Calvin et sur l'exégèse biblique qui dirige les Éditions actuellement. Tant Alain Dufour que Max Engammare ont su poursuivre jusqu'à présent l'élan qu'imprima Eugénie Droz à cette entreprise scientifique et culturelle si importante pour Genève. La Faculté des lettres de l'Université de Genève est heureuse de décerner aujourd'hui le Prix Mondial Nessim-Habif 2016, en le remettant à celui qui la dirige depuis 1995, Max Engammare.



Fondée en 1924 par Eugénie Droz, à qui l'UNIGE remet un Doctorat honoris causa en 1954, la **Librairie Droz** est une maison d'édition genevoise publiant une centaine de titres par an. Œuvrant depuis presque un siècle pour la production et la diffusion des savoirs à Genève et dans le monde, elle est considérée comme un acteur majeur de la vie culturelle et intellectuelle. Son catalogue est aujourd'hui riche de plus de 6000 titres, parmi lesquels on compte de nombreuses publications des Facultés des lettres de l'UNIGE et de l'Université de Neuchâtel avec lesquelles la Librairie Droz a développé d'étroites collaborations. La maison d'édition est dirigée par Max Engammare depuis 1995.

Médaille de l'innovation

M. Karl-Heinz Krause

Professeur à la Faculté de médecine de l'UNIGE

Laudatio par **Denis Hochstrasser**

Vice-recteur de l'UNIGE

Des chercheurs d'excellence et de renom, vous en connaissez. Des «serial» entrepreneurs, ces créateurs qui vibrent à l'idée de lancer des start-up à la chaîne et de créer de nouvelles opportunités commerciales, vous pouvez aussi en connaître un certain nombre si vous avez l'habitude de feuilleter les pages des magazines et journaux économiques.

Mais rares sont ceux qui allient ces deux profils. Or, si Karl-Heinz Krause défie le sens commun, c'est qu'il a bien en lui deux ADN, celui de l'académicien et celui de l'entrepreneur.

Karl-Heinz, tu es professeur au Département de pathologie et immunologie de notre Faculté de médecine et aux Départements de médecine génétique et de laboratoire, et des Spécialités de médecine aux HUG.

C'est après avoir étudié la médecine à l'Université Ludwig-Maximilian à Munich que tu arrives à Genève, en 1984. Tu te spécialises alors dans le domaine des maladies infectieuses. Titulaire d'une chaire Louis-Jeantet, de 2001 à 2006, tu orientes tes travaux vers le rôle du stress oxydatif dans le processus de vieillissement des cellules et découvres



une famille d'enzymes appelés NOX.

C'est alors que le virus de l'entrepreneuriat semble te frapper. Tu crées en effet à cette époque une première start-up, en collaboration avec des confrères des universités de Kyoto (Japon) et du Texas à San Antonio, GenKyoTex, laquelle vise à développer de nouveaux traitements contre certaines maladies dégénératives. Depuis, tu as participé à la création de trois autres start-up, pour développer, par exemple des antioxydants spécifiques potentiellement utiles pour des affections aussi diverses que le diabète ou les maladies hépatiques. Ou encore pour s'attaquer au virus de l'immunodéficience humaine, ce dangereux virus du sida, grâce à une thérapie cellulaire innovante menée en collaboration

avec des équipes à Zurich et en Afrique du Sud.

Parmi les autres champs d'investigation sur lesquels tu focalises ton attention, je mentionnerai encore tes travaux visant à tester in vitro, en collaboration avec un chercheur de la HES-SO Genève, des pathologies du système nerveux central, plus particulièrement l'invasion du glioblastome dans un tissu neural humain. Et je resterai encore incomplet en ne citant pas tes projets de thérapie cellulaire dans la maladie de Parkinson et des lésions du cartilage.

Tu es, par ailleurs, membre de l'Académie suisse des sciences médicales et de l'American Society for Clinical Investigation et continues d'exercer une activité de consultant clinique en maladies infectieuses aux HUG.

Malgré cette longue liste d'activités et d'appartenance que d'aucuns pourraient appeler à une liste à la Prévert, tu gardes une ligne de recherche claire. Tu incarnes non seulement la recherche translationnelle à l'intérieur de nos institutions, mais aussi l'originalité et la persévérance. Ce n'est pas un hasard si c'est à toi que les HUG ont confié depuis l'année dernière la présidence de leur Journée de l'innovation. En fait, tu es un remarquable catalyseur d'idées nouvelles et de collaborations.

Pour toutes ces raisons, nous tenons à te récompenser aujourd'hui, cher Karl-Heinz, de la Médaille de l'innovation de l'Université de Genève.

Biographie

Karl-Heinz Krause est professeur au Département de pathologie et immunologie de la Faculté de médecine de l'Université de Genève. Après avoir étudié la médecine à l'Université Ludwig-Maximilian à Munich (Allemagne), il arrive à Genève en 1984 et se spécialise dans les maladies infectieuses. Titulaire d'une chaire Louis-Jeantet de 2001 à 2006, il oriente ses travaux vers le rôle du stress oxydatif dans le processus de vieillissement des cellules et découvre une famille d'enzymes appelés NOX. Le professeur Krause crée alors une première start-up en collaboration avec des confrères des universités de Kyoto (Japon) et du Texas San Antonio (États-Unis), GenKyoTex, qui vise à développer de nouveaux traitements contre certaines maladies dégénératives. Il est, par ailleurs, membre de l'Académie suisse des sciences médicales et continue d'exercer une activité de consultant clinique en maladies infectieuses aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG).

Médaille de l'Université

M. Patrick Odier

Associé-gérant senior du Groupe Lombard Odier

Laudatio par **Yves Flückiger**

Recteur de l'UNIGE



Patrick Odier, vous avez régulièrement été présent pour conseiller et accompagner les développements de l'UNIGE ces dernières années. En 2008, vous vous êtes naturellement associé, dès les premiers instants du projet, aux réflexions concernant la création d'un institut de finance au sein de notre alma mater. Vous nous avez aidés à définir les contours de ce projet, le profil de la personne qui serait chargée de diriger ce nouvel institut et à le positionner parmi les centres de recherche les plus pointus au monde dans son domaine.

Le résultat est là: cet institut de finance qui manquait tant à notre Université et à Genève est devenu le Geneva Finance Research Institute, une entité transdisciplinaire basée sur les synergies entre notre Faculté d'économie et de management, celle de psychologie et des sciences de l'éducation ainsi que celle de droit, et qui, désormais, investigate des champs de recherche prometteurs tels que la finance durable ou la neurofinance.

Cet exemple illustre bien les qualités qui sont les vôtres, et que vous avez développées depuis fort longtemps. Je me souviens, non sans une certaine admiration, d'avoir côtoyé un jeune condisciple en sciences économiques avide de débats, prompt à défendre conviction et énergie ses positions, mais toujours intéressé à la discussion et à l'échange d'idées, toujours ouvert d'esprit.

C'est ainsi que vous avez choisi, au cours de votre parcours, de vous plonger dans la vie académique aux États-Unis, à l'Université de Chicago plus précisément, avec laquelle vous conservez des liens extrêmement forts, que

vous avez d'ailleurs partagés avec nous.

Aujourd'hui, vous n'hésitez jamais à jouer le rôle de médiateur, de facilitateur, de bâtisseur de ponts entre les acteurs des différents cercles que vous fréquentez: économique bien entendu, mais aussi politique, culturel et associatif. C'est ainsi que vous avez joué un rôle clé dans la mise sur pied du Centre de recherche translationnelle en onc-hématologie à Genève, qui sera inauguré à la fin de l'année. Cette extraordinaire capacité à tisser des liens, à réunir des acteurs d'horizons différents, est une condition nécessaire à l'émergence de projets novateurs, d'idées originales, si importante pour une université comme la nôtre. Vous nous en faites profiter et nous vous en sommes extrêmement reconnaissants.

Je pourrais disserter encore longtemps sur l'exigence et l'honnêteté intellectuelle qui vous caractérise lorsqu'il s'agit, entre autres, de défendre et de vulgariser des sujets ardues en matière

d'économie, de finance ou de politique monétaire. Mais je préfère terminer cette laudatio par une image éloignée de Genève: celle d'un homme sur un navire, au large de la Grèce, dans le cadre de l'expédition Planet Solar. Avec enthousiasme, vous ne tarissiez pas d'éloges pour ces scientifiques sondant les fonds de la mer Égée et qui, disiez-vous, ne faisaient rien de moins que

de nous permettre de replonger dans les racines de notre civilisation.

C'est cet homme, capable de s'engager aussi bien pour la finance, pour la recherche médicale ou, tout simplement, pour l'aventure scientifique et humaine que nous récompensons aujourd'hui par la Médaille de l'Université de Genève.



Biographie

Patrick Odier a été président de l'Association suisse des banquiers de 2009 à 2016 et il est associé-gérant senior du Groupe Lombard Odier depuis 2008. Il est également vice-président d'economiesuisse, la fédération des entreprises suisses. Né à Genève, Monsieur Odier est titulaire d'une Licence en sciences économiques de l'Université de Genève (UNIGE) et d'un MBA (Master of Business Administration) en finance de l'Université de Chicago (États-Unis). Il est actuellement membre du conseil de plusieurs institutions académiques et d'organisations philanthropiques suisses et internationales. Il a siégé au Conseil académique de 1995 à 2003 et a été par ailleurs fondateur en 1996 du Programme FAME devenu le Swiss Finance Institute. Il a également soutenu la création du Geneva Finance Research Institute de l'UNIGE et a joué un rôle clé dans la mise sur pied du Centre de recherche translationnelle en onc-hématologie à Genève, qui sera inauguré en 2017.



Impressum

Dies academicus

14 octobre 2016

Édition

Université de Genève

Graphisme

Grégory Rohrer

Photographies

Jörg Brockmann

Impression

Atar Roto Presse SA, Genève

Décembre 2016

Visionnez la cérémonie du
Dies academicus sur

www.unige.ch/dies2016

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

24 rue du Général-Dufour

CH-1211 Genève 4

www.unige.ch

